

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR E. MILLON

« Pour produire quelques chimistes éminents, il faut en semer beaucoup, et c'est la pharmacie qui les sème. Voilà ce qui m'a conduit depuis longtemps à regarder la profession savante de pharmacien comme un bien national, qu'il faut préserver de toute altération. »

J.-B. DUMAS (1).

Auguste-Nicolas-Eugène Millon naquit le 24 avril 1812 à Châlons-sur-Marne (2), ville qui s'honore de compter parmi ses enfants le chimiste Pierre Bayen, un de nos plus illustres pharmaciens militaires (3). Son père (4), entrepreneur de transports, étant obligé à de fréquents voyages, le jeune Millon passa son enfance presque entièrement sous la direction d'une mère pour laquelle il eut, pendant toute sa vie, un culte filial.

A l'âge de dix ans, il perdit son père. Sa mère (5), restée sans ressources, dut demander au travail les moyens de subvenir à l'existence de ses deux fils. Sur la demande de son beau-frère, établi à l'île de Bourbon, elle se décida à y envoyer l'aîné, Désiré ; et peu de temps après, elle confia à son frère, l'abbé Thibault qui mourut en 1830, Inspecteur Général de l'Université, l'éducation d'Eugène.

En 1822, au moment du décès du père de Millon, l'abbé Thibault était proviseur du Collège royal de Saint-Louis. Il emmena son neveu à Paris et le garda deux ans auprès de lui. Mais, après avoir été nommé aux fonctions d'inspecteur, qui exigeaient de longues absences, il rendit l'enfant à sa mère, non sans quelques regrets, car il avait distingué dans son jeune élève une vive intelligence, l'ardent désir de s'instruire, les germes enfin de ces qualités qui ne firent que grandir avec le temps.

(1) Cité par André Pontier. *Histoire de la Pharmacie*, p. 475, Note I.

(2) La maison où il naquit porte le n° 2 de la rue du Cloître.

(3) P. BAYEN (1725-1798), organisateur et père de la Pharmacie militaire ; membre du Collège de Pharmacie 1766 ; membre de l'Académie des Sciences, 9 décembre 1795 ; pharmacien-Inspecteur général du Service de Santé, 25 mars 1796.

(4) MILLON (Henri-Auguste), né à Paris, décédé le 10 mars 1822 à l'âge de 61 ans.

(5) THIBAUT (Marie-Elisabeth-Joseph-Louise), née à Châlons, et décédée dans cette ville en 1859, à 76 ans.

De retour dans sa ville natale, Eugène Millon suivit comme externe, pendant cinq ans (de 1825 à 1830), les cours du collège. Il s'y fit remarquer par son aptitude pour les sciences exactes, remportant les premiers prix qui, dans les classes de rhétorique et de philosophie, étaient destinés à récompenser les compositions de mathématiques.

Ses études achevées, Millon résolut de ne pas rester plus longtemps à la charge de sa mère, et il songea dès lors à faire choix d'une profession. Il revint à Paris avec des recommandations pour M. Landois, un parent très proche. Celui-ci lui confia les pénibles fonctions de Maître d'études au Collège Rollin, dont il était économe ou procureur gérant. Le rôle modeste de surveillant ne convenait guère à Millon : ce qu'il lui fallait, c'était tout à la fois le besoin de s'instruire et le désir de faire profiter les élèves des leçons qu'il avait reçues. Bien placé pour se créer une carrière dans l'enseignement, Millon donna la préférence aux études médicales et, parmi les sciences auxiliaires de la Médecine, la Chimie eu bientôt toute sa prédilection.

« Je me rappelle encore, raconte un de ses amis, qu'il avait trans-
» formé sa petite chambre de Rollin en laboratoire, et j'assistais sou-
» vent à des expériences plus ou moins réussies, auxquelles d'ailleurs
» je ne comprenais absolument rien, sinon qu'il était étrange d'em-
» pester ainsi sa chambre à coucher » (1).

Sérieux par caractère, laborieux par nature, Millon s'était tracé de bonne heure sa tâche : arriver à la science par l'étude opiniâtre, incessante, et par la science, au terme de son ambition ; voilà le but de sa vie. Si le vrai mérite se mesure toujours à la difficulté vaincue, quel éloge ne doit-on pas accorder à ce jeune homme qui, pour prendre déjà sa place parmi les célébrités de son époque, avait tout à créer par lui-même.

Le 1^{er} décembre 1832, Millon entra comme Chirurgien-Elève à l'Hôpital Militaire de Strasbourg, puis il vint au Val-de-Grâce ; deux ans après, il en sortit le premier au concours.

Sa carrière semblait dès lors fixée. Au mois d'octobre 1834, il fit quelques démarches pour entrer dans le service actif. Sa demande, appuyée par M. de Tascher (2) dans la famille duquel il avait reçu

(1) Edité par le Docteur Hœffer. Notice biographique.

(2) Famille Tascher, une des plus anciennes familles de l'Orléanais. Robert-Charles-Emile, duc Tascher de la Pagerie, né en Bavière en 1822, mort en 1869. Sorti de l'Ecole de Saint-Cyr, il entra dans l'infanterie de marine (1843) et fut promu chef de Bataillon en 1853. Officier d'ordonnance du prince-président, il devint premier chambellan de l'impératrice. Elu député du Gard au corps législatif en 1857, il fut appelé au Sénat en 1861. Pierre-Jean-Alexandre, comte de Tascher, né à Chartres en 1745, mort à Pouvrai (Orne) en 1822, qui fut Sénateur de l'empire, puis pair de France.

Ferdinand-Jean-Samuel, comte de Tascher, fils du précédent, né à Orléans en 1779, mort à Paris en 1858, pair de France.

l'accueil le plus affectueux, eut un plein succès ; dès le début de l'année 1835, il fut envoyé d'abord à l'hôpital militaire de Bitche, puis à l'hôpital militaire de Lyon avec le titre de chirurgien sous-aide. A peine arrivé à Lyon, il est dirigé sur l'Algérie, où sévissait alors le choléra.

Après la cessation de l'épidémie, il revint en France et nous le retrouvons à Metz, à la fin de l'année 1835.

Reçu docteur à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 août 1836, où il soutint une thèse : « *Du rapport philosophique des facultés de l'homme d'après le système phrénologique et de quelques objections à ce système* » (Paris, 1836, 30 pages).

Ce travail inaugural ne contient rien qui ait trait aux études spéciales de Millon. Il continua cependant de résider à Metz jusqu'en septembre 1837. Il revint alors à Paris, et ce fut là qu'il prit, à l'hôpital du Gros-Caillou, la détermination de quitter le service de la chirurgie pour suivre la pratique de la pharmacie militaire.

En conséquence de cette détermination, il fit son stage comme pharmacien à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce, où il obtint, par voie de concours, une place de préparateur et de répétiteur. Il eut enfin à sa disposition un laboratoire complet et bien monté.

A dater de cette époque commence pour Millon, en quelque sorte, une nouvelle vie. « C'est avec délices que je pioche, écrit-il à sa mère, » et n'ai, le soir, que l'impatience du lendemain. A neuf heures, je » suis à mon laboratoire, j'y déjeune et j'y reste jusqu'à quatre heures » de l'après-midi sans interruption, à moins que je n'aie quelque » cours à suivre et, le soir, je suis au milieu de mes livres jusqu'à » onze heures environ. Ce régime me convient à merveille et jamais » je ne me suis mieux porté... ».

« Je prépare pour le moment un mémoire, que je lirai sans doute » à l'Institut et, si les idées que j'ai ne sont pas repoussées, à cause » de ma trop grande nouveauté scientifique, elles feront, je l'espère » quelque sensation dans le monde savant ».

Millon faisait ici allusion à certaines idées théoriques mises en avant dans un mémoire qui fut présenté par lui à l'Académie des Sciences, le 19 mars 1838 ; ce mémoire traitait de quelques azotures nouveaux.

Il allait poursuivre ses recherches lorsqu'il reçut, au mois de juillet de la même année, ordre de partir pour Toulouse, où il devait remplir les fonctions de pharmacien aide-major. Ce qu'il regrettait le plus en quittant Paris, c'était son laboratoire du Val-de-Grâce. Comment pourrait-il y suppléer ?

« A Toulouse, rapporte un de ses anciens camarades, Millon » n'avait pour laboratoire que sa chambre garnie : un réchaud, une

» lampe à alcool, une centaine de fioles, quelques tubes, une balance » primitive que lui-même avait construite, voilà l'inventaire de ses » instruments. C'est dans ce laboratoire improvisé qu'il commença » ses travaux sur le chlore ». Mais il dut bientôt les interrompre.

Au printemps de 1839, Millon fut détaché à Lunéville et, à la fin de la même année, il revint précipitamment à Paris, espérant obtenir, sur les recommandations de Pelouze et du baron Thénard, la place de préparateur au Collège de France. Vain espoir ! Sa destinée paraissait l'avoir irrévocablement attaché au service militaire. C'est ainsi que nous le voyons, depuis le commencement de 1840, résider successivement à Metz et à Versailles, puis revenir, vers la fin de la même année, à Paris, où il entre, comme pharmacien aide-major, à l'hôpital du Gros-Caillou. Il se félicitait de son retour à la capitale, dans l'espérance d'y retrouver son laboratoire. Aussi, fut-ce avec bonheur qu'il accepta celui que Pelouze lui offrit au Collège de France, et il ne tarda pas à présenter à l'Académie des Sciences plusieurs travaux exécutés en commun avec cet habile chimiste.

Le 19 mars 1841, Millon fut nommé professeur de Chimie au Val-de-Grâce, après un brillant concours dont les archives de la pharmacie militaire conservent encore le souvenir.

Millon était né professeur, et l'un de ses plus vifs regrets était de ne pouvoir se produire dans une chaire de la Faculté de Paris. Il avait, en effet, conscience de sa valeur, et tous les élèves qui ont eu le rare bonheur de suivre ses leçons du Val-de-Grâce n'ont pas oublié combien sa parole était facile, toujours très correcte et exprimant bien la pensée.

C'est peu de temps après sa nomination comme professeur de chimie à l'hôpital du Val-de-Grâce qu'une heureuse réunion de circonstances fit rencontrer, pour la première fois, Millon et son biographe, M. le Docteur Hoefer, chez Jules Reiset (1), et ensuite chez le baron Thénard, qui s'intéressait alors particulièrement à l'histoire de la chimie. Pour encourager ce genre de recherches, l'illustre doyen avait organisé chez lui une sorte de société savante, où MM. Pelouze, Millon, Frémy, J. Reiset, etc... venaient, deux fois par semaine, apporter des travaux de science rétrospectifs, consistant principalement dans les analyses de mémoires de Vauquelin, Van Mons, Klaproth, Berthollet, Fourcroy, et... publiés dans les anciennes *Annales de physique et de chimie*.

Après la cessation de ces réunions, qui n'eurent qu'une durée éphémère, Millon se joignit à J. Reiset pour publier, d'abord avec la

(1) Jules de REISET, chimiste, agronome, membre de l'Académie des Sciences (1884), ancien député de la Seine-Inférieure, né à Bapaume en 1818, mort à Paris, en 1896.

collaboration du Docteur Hoefer, puis avec la participation de Nickles, un *Annuaire de Chimie*, répertoire des découvertes et des travaux scientifiques faits dans les diverses parties de l'Europe.

Dans la même année de 1845, où parut le premier volume de cet annuaire, Millon publia le premier tome de ses *Éléments de Chimie organique*, qui devait bientôt être suivi d'un second (Janvier 1848).

L'espace de temps compris entre 1841 et 1848 forme peut-être la période la plus féconde de la carrière si laborieuse de Millon.

Pourvu de tous les instruments de travail nécessaires, en relations suivies avec des chimistes éminents, entouré de disciples et d'amis dévoués, il mit au jour une série de mémoires dont quelques-uns passent, à juste titre, pour des chefs-d'œuvre de clarté et de précision. Aussi, voyons-nous son nom figurer, en 1844, à côté de ceux de MM. Péligot, Frémy, Cahours, sur la liste de candidats présentée par la Section de Chimie de l'Académie, pour le remplacement de Darcet (1).

Ce fut dans ce même intervalle que Millon devint successivement pharmacien aide-major de 1^{re} classe (le 23 novembre 1841), pharmacien major de 2^e classe (le 21 août 1847). Ses travaux et son enseignement oral, qui attiraient au Val-de-Grâce de nombreux et studieux élèves, justifiaient cet avancement rapide.

Mais ici vient se présenter un nuage dans cette vie si bien remplie. Six mois avant la révolution de février, Millon est tout à coup enlevé à ses relations scientifiques par une nomination qui l'envoie comme professeur à l'Hôpital militaire d'Instruction de Lille, Cette nomination inattendue, il dut la regarder comme une disgrâce et, probablement, elle ne contribua pas peu à faire naître en lui des idées qui paraissaient beaucoup trop avancées à l'autorité dont il relevait.

Quoi qu'il en soit, dès son arrivée à Lille, il se fit admettre dans la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de cette ville, société qu'il est presque aussitôt appelé à l'honneur de présider.

Pour payer sa bienvenue, il publia, dans la principale feuille de la localité, une série d'articles sur les questions les plus brûlantes d'actualité. Parmi ces questions, il y en avait une qui intéressait directement les populations agricoles aussi bien que les habitants des cités, c'était la question, alors si vivement débattue, de la liberté du commerce de la boucherie. Millon, qui ne s'était encore fait connaître que comme chimiste, s'éleva tout à coup à la hauteur des plus grands économistes en signalant comme l'une des plaies sociales le mer-

(1) La Section de chimie de l'Académie des Sciences avait proposé le 4 novembre 1844, les candidats suivants pour la place laissée vacante par la mort de Darcet : 1^o Frémy ; 2^o Balard ; 3^o Péligot ; 4^o Cahours et Millon ex-œquo. Balard fut élu, Frémy ne fut admis qu'en 1857, Péligot en 1858 et Cahours en 1868.

cantilisme, commerce que font les intermédiaires au préjudice du consommateur et du producteur. « La pente des industries, disait-il, est » telle que chacune d'elles fait tourner à son profit exclusif et » abusif les forces dont elle dispose. Il faut que la consommation et la production se tiennent en éveil pour résister » à cette sollicitation du gain, qui entraîne leurs intermédiaires. » Si les bouchers sont actifs, éclairés, organisés, tandis que » le producteur et le consommateur sont indifférents, sans lien, » sans protection, sans guide, sans lumière, la balance ne penchera » t-elle pas du côté des bouchers ? Si les bouchers sont libres, tandis » que le producteur et le consommateur ne le sont pas, la balance pen- » chera toujours du même côté, car il n'y a pas de force qui vaille » celle que donne la liberté ; elle met des ressources infinies aux » mains de ceux qui la possèdent, mais au détriment de ceux qui ne la » possèdent pas ou qui n'en usent pas ».

Le savant publiciste fait parfaitement ressortir que, de même qu'il y a trois intérêts, il doit y avoir trois libertés dans le commerce de la boucherie, liberté du producteur, liberté du boucher et liberté du consommateur.

C'est particulièrement le consommateur qu'il cherche à réveiller de son indifférence. « Si le consommateur, ajoute-t-il, croit sa cause » gagnée à tout jamais, il se trompe. S'il néglige de défendre ses » droits dans l'avenir, s'il ne fixe pas le bon marché par des con- » ditions particulières, s'il ne s'éclaire pas, s'il ne s'organise pas ou, » voulant le faire, si l'on met des entraves à sa liberté, sa condition » deviendra pire un jour ou l'autre et, disons le mot, son exploitation » sera plus dure que par le passé.

Pour résoudre le problème, Millon proposa de former une association coopérative sur le modèle de l'Association de l'humanité, qui avait été fondée à Lille, en mai 1848, par dix-huit travailleurs, cherchant à se procurer à bon compte les objets de première nécessité, les vêtements et le chauffage, association qui se développa très rapidement, dans des proportions considérables, au grand avantage des producteurs et des consommateurs (1). Ces associations connurent de nos jours un grand succès et prirent le nom de groupement d'achats en commun.

Cependant, l'étude des questions sociales, alors si vivement agitées, ne lui fit pas négliger ses travaux de prédilection. Il continua des recherches commencées à Paris, et mit la dernière main à des *Etudes de chimie organique*, qui parurent dans les *Mémoires de la Société*

(1) Ces intéressants articles d'économie sociale ont été réunis et publiés par leur auteur sous le titre de : *La liberté du commerce de la boucherie*, Paris, chez Guillaumin, Libraire, rue de Richelieu, 14, 1851, 48 pages.

des Sciences de Lille en 1849. On trouve dans ce volume la description d'une nouvelle méthode d'analyse qui permet de brûler les matières organiques sans recourir à leur dessiccation, des observations intéressantes sur le sang, le chyle, l'alimentation, etc..

Au milieu des événements qui se précipitaient depuis l'avènement de la République de 1848, Millon paraissait, en raison de ses idées et de son mérite, appelé à jouer un rôle politique. Il s'y préparait peut-être, lorsqu'il reçut tout à coup, le 5 décembre 1850, une autre destination (1). Il fut envoyé à Alger avec le grade de pharmacien principal de seconde classe.

Ce brusque éloignement affecta beaucoup Millon. Il le privait, en effet, de cet échange de sentiments et de lumières qui ne s'établit bien que dans le milieu où l'on vit, et il ne manqua pas d'exercer une influence fâcheuse sur la direction de ses travaux scientifiques.

Mais, il fallait se rendre aux injonctions de l'autorité. Millon partit donc pour l'Afrique, le cœur navré. L'année suivante, il y fit venir sa mère mais, lui ayant trouvé le climat de l'Afrique peu favorable, il dut, au commencement de 1852, se résoudre à la ramener en France. Il n'eut plus, dès lors, d'autres consolations que celles que pouvaient lui donner la culture de la science et l'accomplissement de ses devoirs professionnelles.

Aussitôt après son installation, Millon reprit ses recherches sur les blés qu'il avait commencées à Lille.

Parmi les autres travaux scientifiques exécutés en Algérie, on remarque des notes concernant la nitrification ; un procédé pour la purification du sulfure de carbone ; un moyen d'isoler les parfums sans les altérer ; des recherches faites en commun avec Commaïlle (2) sur le cuivre, sur l'analyse du lait ; un mémoire sur la production et le commerce des sangsues, qu'il avait comparées avec celles des marais de la Gironde, etc..

Plein de zèle pour l'hygiène de l'armée et l'état sanitaire des populations, Millon écrivit, en 1881, à un intendant général : « Je voudrais me trouver en relation avec tout le personnel des pharmacies de l'Algérie ; je les connaîtrais et en provoquerai la meilleure distribution. Nombre de travaux sur les eaux d'Algérie, sur la récolte et la conservation des médicaments, sur toutes les denrées alimentaires de l'homme et des bêtes de somme se prépareraient avec ensemble et se suivraient de jour en jour. Il ne faut pas oublier

(1) La mesure qui frappa Millon s'étendit aux officiers supérieurs les plus marquants, manifestement connus pour leurs opinions libérales.

(2) COMMAÏLLE (Marie-Auguste-Antoine), né à Saulieu (Côte-d'Or), le 9 mars 1826, mort à Marseille le 2 mai 1876. Pharmacien de Paris, 9 mai 1857 ; professeur à l'École de Médecine d'Alger ; docteur ès-sciences de Marseille (1866) ; Chevalier de la Légion d'Honneur.

finirent par ruiner la santé de Millon, déjà fortement ébranlée par une affection chronique des intestins. En 1865, il se décida à faire valoir ses droits à la retraite, en même temps qu'à vendre sa propriété du Frais-Vallon ; car il n'eut plus qu'un seul désir, celui de venir en France et de se fixer à Paris, où il avait, pour la première fois, connu toutes les joies du travail. Le souvenir de ce bonheur semblait seul le rattacher encore à la vie. « J'ai, dit-il, dans ses épanchements » intimes, de nombreux matériaux de travail que j'emploierai, j'ai de » la provision pour plusieurs années... Mes vues se portent aujourd'hui » sur une position simple, mais indépendante, où je poursuivrai paisi- » blement mes recherches ».

Le 13 octobre 1865, Millon obtint sa retraite et, au printemps de l'année suivante, nous le trouvons à Paris, l'esprit toujours jeune mais le corps vieilli. Pour retremper ses forces, il va passer une saison aux eaux de Bourbonne-les-Bains, qui l'avaient autrefois soulagé. La santé paraissait s'améliorer, il reprend ses projets d'avenir. Mais, incertain sur le choix de sa résidence, il repart pour Alger à l'approche de l'hiver. A son arrivée, il apprend la mort subite du fermier qui gérait son domaine de Bou-Zareah. L'impossibilité de se défaire de ce domaine lui créa de nouveaux embarras. Enfin, en mai 1867, il quitta la terre d'Afrique pour ne plus la revoir.

La physionomie de Millon trahissait des souffrances profondes ! Tous ses amis furent frappés de l'altération de ses traits. Ses lèvres décolorées annonçaient un état anémique fort avancé. Du reste, Millon lui-même ne se dissimulait pas la gravité de sa situation. Aussi, accepta-t-il avec empressement l'invitation que lui fit un de ses anciens amis, J. Reiset, de venir passer quelque temps auprès de lui, au château d'Ecorcheboeuf près de Dieppe.

Après un mois de séjour dans cette résidence, où il avait été entouré des soins les plus affectueux, il fut attiré à Paris par le désir de visiter l'Exposition universelle et, le 3 octobre suivant, il se rendit, sur le conseil d'un médecin, à l'établissement hydrothérapique de Saint-Seine, près de Dijon (1).

A l'affection intestinale chronique, était venu s'ajouter une angine diphtérique, envahissant toute la bouche et l'œsophage. Difficile comme tout malade qui raisonne son mal, Millon refusa de se soumettre au traitement hydrothérapique qu'il avait d'abord l'intention de suivre.

Pour calmer ses souffrances, il avait contracté depuis longtemps l'habitude d'employer des médicaments opiacés. « L'assoupissement

(1) Saint-Seine-l'Abbaye est un petit chef-lieu de canton de 515 habitants, situé à 10 km. de Dijon. L'établissement hydrothérapique est dans l'ancienne abbaye des Bénédictins.

» non plus que les plus graves questions de l'hygiène algérienne, celle
» des miasmes, par exemple, sont à l'état de pure hypothèse ». Puis
il recommandait l'établissement de stations météorologiques, la
création de jardins botaniques. Se plaignant que son laboratoire, des-
tiné à former de bons praticiens fut délaissé à cause du personnel
trop restreint mis à sa disposition, il terminait : « La seule satisfac-
» tion à laquelle je puisse prétendre aujourd'hui est de bien employer
» encore quelques années. Est-ce trop d'ambition ?

Ses connaissances étendues, jointes à la distinction de ses
manières, lui avaient valu la considération des Gouverneurs géné-
raux qui s'étaient succédés en Algérie. Le maréchal Pelissier surtout
fit le plus grand cas des capacités de Millon et il le consulta dans des
circonstances importantes. Le maréchal Vaillant lui témoigna une
affection toute particulière en lui servant d'intermédiaire pour la
présentation de ses Mémoires à l'Académie des Sciences.

En fait de récompense, Millon aurait voulu faire assimiler les
titres scientifiques aux titres résultant d'ordres du jour ou d'actions
d'éclat. C'est pourquoi il refusait d'être décoré par le Ministre de
l'Instruction publique et se faisait proposer pour la Légion d'Honneur
au Ministère de la Guerre. Mais il ne réussit pas à vaincre la routine
administrative et il dût attendre, comme le plus médiocre des employés,
ses vingt ans de services révolus. Nommé Chevallier de la Légion
d'Honneur, le 24 décembre 1853, il fut promu au grade d'Officier le
30 décembre 1862.

A quelques kilomètres au Sud-ouest d'Alger, sur la route de
Bou-Zareah, se trouve, à proximité de l'Hôpital du Dey, un coteau
verdoyant, au pied duquel coule une source minérale. C'était dans
ce site pittoresque que Millon avait établi une petite ferme où il
venait chaque jour prendre ses heures de récréation. Ce lieu de
retraite conserve encore le nom de Frais-Vallon qu'il lui avait donné.
C'était là qu'il avait formé le projet de se réunir à sa mère ; mais
les infirmités, compagnes d'un âge avancé, ne permettaient plus à
Mme Millon un tel déplacement. Ces infirmités augmentèrent rapide-
ment en octobre 1859 et laissèrent entrevoir bientôt une issue fatale.

Millon est prévenu à temps. Mais il lui est impossible de s'ab-
senter et d'aller faire à sa mère ses derniers adieux. « Quel funeste
» concours de circonstances, écrivait-il à l'ami qui l'avait prévenu,
» m'a empêché de quitter Alger cette année et d'embrasser une dernière
» fois ma pauvre mère ! Combien ce regret a dû la tourmenter à ses
» derniers moments ». Il ne peut se rendre à Chalons que l'année sui-
vante pour prier sur la tombe de cette mère si tendrement aimée.

Tant de déceptions et de secousses morales, jointes à l'influence
funeste du climat africain et aux suites d'une attaque de choléra,

» des douleurs étant commode au travail de son esprit, Millon avait
 » d'abord acheté cette trêve avec la souffrance sans regarder au
 » prix ; mais, avec l'affaiblissement des organes, l'empire de ce
 » besoin augmenta. Les réactions vitales furent enchaînées et le
 » défaut de réaction franche laissa sans effet tous les moyens tentés »
 (D^r Guettet) (1).

Il s'éteignit sans agonie et en pleine connaissance de lui-même, le 22 octobre 1867, vers une heure de l'après-midi, à l'âge de cinquante-cinq ans. Un vieil ami, M. Mouren, arriva encore à temps pour lui dire un suprême adieu. Les dernières paroles qu'il put recueillir distinctement furent : « Ecrivez à Reiset ».

La population tout entière du hameau se pressa autour du cercueil pour conduire la dépouille mortelle à sa dernière demeure.

Tous ceux qui ont connu Millon, écrit le Docteur Hoefler, ont pu apprécier les nobles qualités de son cœur et la grande élévation de son âme. Fier dans l'adversité, énergique dans ses résolutions, d'une loyauté à toute épreuve, généreux et compatissant envers les déshérités de la fortune, Millon était si bien pénétré des sentiments de la justice et de l'équité, que tout acte contraire à ces sentiments blessait profondément sa conscience d'honnête homme. C'est ce qui lui faisait souvent dire, comme à Béranger, que le vrai code de l'humanité est dans cette simple parole de l'Évangile : « *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit* ».

Millon avait, de plus, l'esprit très fin, très étendu, aussi fécond que curieux, légèrement caustique et dédaigneux pour les savants qui ne savaient pas le comprendre ou qui ne partageaient pas ses idées. Il possédait au plus haut degré la faculté de s'assimiler les découvertes des autres et l'histoire de la chimie lui marquera sûrement sa place parmi les Laurent, les Gerhardt et les Pelouze, dont la science regrettera longtemps la perte.

Toute la presse médicale a rendu hommage au talent et aux hautes qualités de Millon.

La Réforme médicale du 24 novembre 1867 écrivait : « Singulière
 » égalité devant la mort que celle qui fait disparaître de la terre,
 » sans bruit et sans honneurs, un homme éminent par le cœur et
 » par l'esprit et, j'ajoute, par les services rendus, et qui déploie
 » toutes les pompes et toute l'éloquence officielle pour célébrer les
 » hauts faits d'un intrigant ou d'un trafiquant, dont le seul mérite
 » a été de s'enrichir ».

J. Nickles, de son côté, écrit dans le *Journal de Pharmacie et de Chimie*, en novembre 1867 : « Doué d'une grande activité et d'un

(1) Docteur GUETTET, *Gazette médicale de Paris*, 9 novembre 1867.

« esprit inventif, Millon a mené de front la chimie théorique, la phy-
« siologie et les applications de la science... Il laisse un volumineux
« dossier de recherches inédites, à la coordination et à la publication
« desquelles il pensait consacrer les loisirs de la retraite qu'il venait
« de prendre ».

Enfin, le *Bulletin de la Société de Climatologie algérienne*,
année 1884 (Séance du 30 septembre) : « L'attention de la Société
« étant attirée sur le changement probable d'un certain nombre de
« rues d'Alger, il est décidé que la bienveillance de la Municipalité
« sera appelée sur la convenance de comprendre dans les nouvelles
« dénominations Baudens, le fondateur de l'Ecole de Médecine d'Alger
« et Millon l'éminent chimiste dont les travaux ont rendu de grands
« services à la colonie ».

Un buste de Millon, œuvre du sculpteur J. Clément, perpétue sa
mémoire au Val-de-Grâce. Le nom d'Eugène Millon a été donné à une
rue de Paris, en 1907.
